

JUSTINE AUGIER

Les idées noires

roman

ACTES SUD

Oui, malgré tout, j'ai bien dû dormir un peu ; le ressassement aura fini par se dissoudre dans la fatigue et à présent nul besoin d'ouvrir les yeux pour m'assurer de la présence de l'aube – la soufflerie derrière les coups de frein réguliers et grinçants du camion à la mécanique lourde, les cris courts des hommes mal réveillés accrochés à sa carcasse, le raffut malgré les fenêtres fermées ; toujours habité des coins bruyants, toujours. Nul besoin d'ouvrir les yeux, les taches noires bien connues s'impriment sur mes paupières, l'heure idéale pour se laisser retourner aux souvenirs savoureux, nous élancer tous deux dans la pente – légers, haletants –, apercevoir entre les branches clairsemées des mélèzes le chalet se découvrir de dos... Ah mais tu es là ! Dis-moi, tu n'es pas venue me faire des reproches au moins ? Alors reste, oh oui s'il te plaît reste un peu, approche donc que je te voie ; tu pourrais t'allonger, te tourner vers moi, glisser aussi tes mains jointes sous ton visage – époque trois,

comme chaque fois que tu me rends visite. Mais tu tombes bien Hélène, j'étais justement en train d'essayer de faire venir la montagne pour y partir à ta rencontre quand j'ai entendu ton salut – que j'ai sauvegardé malgré les années et qui résonne toujours avec la même netteté, entre un salut joyeux et celui, un peu insistant, de qui en sait long –, oui, l'heure idéale, juste assez froid pour oublier comme les impatiences rongent mes membres secs – si croûtés par endroits, à toi je peux bien le dire –, pour oublier l'inconfort constant contre lequel je ne lutte plus – je me fais à l'immobilité vois-tu, ayant fini de croire qu'avec le mouvement pourrait venir le soulagement –, tu sais que même en rêve je ne me déplace presque plus jamais avec aisance ? Tu te souviens ? Il y a très longtemps Hélène tu te plaignais de ce que je bougeais trop la nuit, mais c'est que je te cherchais, tu comprends ? À présent couché sur le dos et immobile, à cultiver la brume qui me protège de façon assez efficace des évocations les plus périlleuses.

L'historienne semble sérieuse tu sais. Bien que, naturellement, je ne puisse en juger de façon définitive à partir de sa voix seule, même si elle est engageante, même si j'ai tout de suite été impressionné lorsqu'elle a prononcé d'une voix ferme mon nom puis son petit *läius* très au point ; au total je l'ai trouvée solide. Son âge ? Mais quelle question ma chérie, je n'en ai aucune idée ; tu sais comme j'ai du mal à donner

des âges du haut du mien, probablement entre quarante et cinquante – mais à quoi joues-tu au juste? Je connais ce petit sourire... Oh! C'est un jeu cruel, Hélène – tu n'as jamais cessé de me taquiner ainsi, tout à fait tranquille, bien certaine que personne d'autre ne pourrait jamais compter... *mon Jean, mon chéri*, je t'entends parfois si clairement que l'envie me prend un instant d'ouvrir les yeux ; où en étais-je?

Je dois t'en faire la confession, je passe un peu les bornes avec mes cachets de codéine... Hélène? Tu es partie, n'est-ce pas? Je comprends, la pharmacopée te rappelle de mauvais souvenirs. Mais peu importe, la montagne revient et je vais te retrouver bien vite sur le sentier qui dévale depuis la cime – herbeuse, fleurie –, traverse le bois de mélèzes aux branches courtes, le sentier sur lequel nous nous laissons emporter ; le dos sombre du chalet se rapproche ; ralentir le pas et tenir jusqu'à y entrer ensemble – ne pas surtout se laisser détourner –, de la main gauche je t'invite à entrer mais l'intérieur du chalet se dérobe, l'image de la chambre *le deux novembre* émerge à grande vitesse et me harponne, poursuit sa montée fulgurante pour percer l'écran cotonneux, puis me laisser, sonné, à la surface... Ah tu t'es bien fait torpiller, mon vieux! Si on t'avait demandé *le deux novembre* : combien de jours encore avant qu'Hélène ne nous quitte? Tu aurais pu répondre dix, mais qui pose des questions pareilles? À d'autres tu pourrais faire croire

que tu ne l'as pas aidée car tu pensais avoir plus de temps, mais à qui? Qui viendra t'écouter? L'historienne aujourd'hui? Tu sais qu'elle vient pour faire de toi une personne que tu n'es pas. J'avais tenu la nuit entière pourtant sans revoir Hélène dans la chambre, ou disons pas davantage que d'habitude – la silhouette accablée de ce jour-là si présente dans le fond : comment l'ignorer tout à fait? Mais en restant vigilant je parviens à ne pas m'y attarder, à la maintenir dans la distance de l'arrière-plan. Mon vieux, il faut maintenant que tu te lèves, te laves, te rases – tu as remarqué les petites touffes grises et blanches qui criblent ton visage, les touffes éparses et drues? Dégoûtant, vraiment. Il faut bien que tu ouvres les fenêtres – tu ne te rends plus compte de l'odeur inouïe que tu dégages, je me trompe? Ou peut-être t'en fiches-tu tout à fait, ce qui serait pire encore – non, je t'assure, tant pis pour le bruit, tu ne peux l'accueillir ainsi ou elle ne restera pas. As-tu seulement pensé à ce que tu allais lui raconter? Tu vas accepter qu'elle fasse de ton courage un trait saillant? Ça pourrait rester tu sais. Je vois, tu n'as honte de rien, c'est à peine croyable. De toute façon tu n'y arriveras pas car tu es bien trop confus, tu n'arriveras pas à dérouler le récit qu'elle est venue entendre. Ce manque de silence pour celui qui survit. Laisse-moi donc partir vers la montagne, nul besoin d'avoir les yeux ouverts pour savoir que le jour est là, que c'est le moment : nous rentrons de

promenade, descendons entre les arbres – Hélène époque une – de plus en plus vite puis tout près de nous faire emporter par la pente, bras ouverts pour éviter la chute, visages cinglés par l'air limpide, les petites fenêtres noires de la maison se rapprochent... laisse-moi donc y retourner – corps engourdi et impatiences neutralisées il me semble que je souris. Vieux fou, tu n'as pas bougé d'un pouce! Si tu repars tu n'auras pas le temps de te rendre présentable et elle ne restera pas. Tu tournes, mon vieux. Pas de montagne alors? Pas de montagne ; ouvrir en grand puis avaler de quoi tenir debout. Mais d'abord : m'extirper.

*

Je vous entends mais un peu de patience, commencez donc par boire votre thé ; il vous plaît? Un cadeau de ma fille – elle m'en offre des paquets et des paquets, toujours de nouveaux parfums ; je les bois, je bois tout. Je ne suis pas un mauvais vieux vous savez, ce que vous êtes venue chercher vous devriez pouvoir le trouver. Un biscuit? Je les ai achetés spécialement pour vous. Nous vivions tout près d'ici avec ma mère et mon frère. Vous voulez voir? Venez, approchez. Là, si vous vous penchez (je place une main dans son dos, ne cherche qu'à l'effleurer mais mon geste m'échappe car je me déshabitue ; la densité du dos, l'aspérité du

sous-vêtement, le recul net de la jeune femme et le frisson qui me parcourt ; je ferme les yeux un court instant, passe un index au coin de mes lèvres pour y effacer une perle de salive blanche que j'imagine posée là). Rue de La Jonquière à l'angle, vous voyez cet immeuble plus gris que les autres ? Nous habitons celui qui le jouxte, le plus étroit, voilà vous y êtes. Ça n'a pas l'air de vous faire grand-chose que je puisse observer depuis ma dernière demeure celle où j'ai vu le jour. Quant à moi je trouve ça remarquable, comme si quelqu'un se moquait. Rasseyez-vous ma chère, je vais fermer ; impossible de laisser ouvert avec ce vacarme.

Nous habitons un minuscule appartement dont le loyer est resté bloqué jusqu'à la mort de ma mère – une bonne affaire croyez-moi, même pour un rez-de-chaussée sur cour, dans lequel ma mère n'a jamais pu relâcher sa vigilance ni ses efforts afin d'empêcher les rats de pénétrer. Je suis revenu m'installer dans le quartier après la mort d'Hélène – ma femme – et je trouve étrange en dépit des efforts d'être revenu si près de l'endroit où j'ai grandi. Même si les Épinettes ont bien changé avec tous ces nouveaux venus qui ont chassé les nôtres – seuls les plus aisés d'entre nous sont restés et parmi eux bien sûr la famille Antoine, sur laquelle j'aurai peut-être l'occasion de m'étendre car leur histoire n'est pas sans lien avec celle qui vous intéresse. On pourrait donc être tenté de prendre

mon retour au quartier comme le signe d'une trajectoire ascendante mais ce serait une erreur ; malgré les efforts je n'ai fait que tourner.

Ne vous en faites pas, vous finirez par vous y retrouver, j'en fais mon affaire ! Je ne suis pas un mauvais vieux ; voyez comme je suis petit et frêle (j'ouvre les bras, adresse à l'historienne un sourire que je qualifie intérieurement d'irrésistible sans être néanmoins certain de son effet, n'ignorant pas combien, après plusieurs jours sans visiteur, ma bouche peut s'engourdir et se coincer). J'ai toujours été parmi les plus petits et même dans ma famille ; ma mère me dépassait d'un bon centimètre, mon frère était tout à fait élancé et d'après ce qu'on a bien voulu m'en raconter, mon père était assez grand. Quant à Hélène et moi nous avons juste la même taille, des tailles d'enfants si l'on peut dire – d'avance je vous demande de bien vouloir me pardonner car je risque de parler beaucoup d'elle, c'est là une tentation permanente.

J'ai beaucoup travaillé mes histoires, des années que je me les repasse sans pouvoir en vérifier l'exactitude puisqu'en quittant la rue Cambronne – où j'ai passé ma vie adulte, où ma fille Elsa a grandi, où ma femme est morte un douze novembre dans la chambre au bout du couloir à gauche – j'ai bazardé une grande partie de mes souvenirs et confié le reste à ma fille, pensant que m'en débarrasser m'aiderait à faire surgir de la clarté... Aussi ai-je commencé

ensuite à me souvenir sans plus pouvoir rien vérifier et refusant de faire appel aux quelques témoins restants – pour le dire poliment les gens racontent beaucoup de sottises c'est à peine croyable, vous avez remarqué? Ne vous fiez pas surtout à mes anciens compagnons, ce sont les pires ; ils ont tellement raconté leurs aventures qu'ils ne savent plus eux-mêmes ce qui a été ou non – je suis bien placé pour le savoir, pensez-vous : quarante ans au Comité d'histoire à rassembler leurs récits! Persuadé de l'importance de travailler à la construction de notre mémoire, à la compréhension de ce qui nous était arrivé afin d'empêcher qu'à nouveau... oh! cette naïveté m'amuse quand j'y repense et quand on voit ce qui se passe autour de nous, quand on voit que quelques décennies plus tard – à peine le temps d'une vie! –, quand on se rend compte qu'en y regardant bien nous faisons face à une nouvelle montée des dangers ; c'est tout à fait décourageant. Mais vous avez l'air sceptique! Comme vous voudrez... On peut aussi choisir de ne pas voir. En tout cas croyez-moi, dans leurs récits beaucoup d'incohérences, beaucoup de mensonges. Bref, j'ai tout bazardé sans regret sauf pour les lettres d'Hélène – j'ai cru d'abord pouvoir me remettre de leur perte mais maintenant je sais que mon envie de faire courir mon index sur son écriture drôlement pointue ne passera pas, même si je les connais encore et me les récite...

ou plutôt c'est elle qui vient les réciter pour moi, tantôt caressante, tantôt menaçante.

Je dois être le plus jeune parmi ceux que vous interrogez ; j'ai presque toujours été le plus jeune mais avouez qu'il est remarquable de continuer à l'être à quatre-vingt-quatre ans ! Et déjà ce jour de juillet 42 c'était le cas...

Quand vous êtes entrée je me suis demandé tout de suite si je vous avais déjà vue – je sais pourtant que c'est fort improbable mais aucun visage n'est entièrement nouveau pour moi ; j'en ai trop vu. Croyez-moi, une fois que vous en avez vu un certain nombre, un nombre élevé bien sûr, des milliers et des milliers, chaque visage perd de sa singularité en vous renvoyant à une famille d'autres visages. Même chose pour les noms – j'ai connu au moins quatre femmes qui portaient votre prénom et un ami d'ami portait votre nom, un nom pas commun pourtant mais c'est ainsi, tout se resserre, et cela ne me déplaît pas ; voyez comme mon esprit fonctionne.

Ne prenez pas cet air suspicieux, vous deviez le savoir que ce ne serait pas simple, que les vieux ne sont pas commodes, que vous n'auriez probablement pas droit aux seules réponses que vous cherchiez, qu'on ne peut débarquer chez un vieil homme qui ne voit presque personne, qui passe sa vie à se repasser encore et encore les mêmes histoires, et penser qu'il ne débordera pas. J'ai une famille minuscule, une fille et un petit-fils

– minuscule je vous dis –, et vous voudriez que je ne déborde pas, que je me concentre sur mes histoires de guerre! Mais chère amie je préfère vous avertir tout de suite, il est peu probable que je me contente de vous répondre.

Vous voulez partir? Non? Tant mieux car votre présence m'est plutôt agréable, mais je vous en prie gardez le silence pour le moment ; je m'égare vite, vous comprenez? Juste une petite chose avant d'en venir à juillet 42, quant à cette affaire de visages. Dans le cas des visages de femmes je les range selon leur degré de ressemblance avec le sien et je peux vous dire sans hésitation que vous ne ressemblez pas du tout à Hélène. Elle avait une bouche tout à fait spéciale, la lèvre supérieure longue et fine, celle du bas charnue – dodue presque – mais courte ; une bouche donnant toujours l'impression d'être en train de sourire et que ma femme couvrait avant de sortir d'un rouge que l'on retrouvait en petites touches – et c'était là une chose tout à fait charmante, croyez-moi – sur les joues des uns et des autres. Et ma chère, lorsqu'elle se mettait à parler, ce phrasé...

Bien. Juillet 42 – c'est votre métier, n'est-ce pas, de voir se déplier les histoires lorsqu'on évoque une date? J'ai douze ans, nous sommes quatre camarades et nous nous dirigeons vers l'impasse où nous allions fumer cet été-là. En plein milieu de la guerre, là où plus rien ne se distingue – après on a fait croire qu'il y avait eu

des évidences mais la vérité, sachez-le, c'est qu'il n'y en avait aucune, que rien n'avait été clair et ceux qui clament le contraire sont à mes yeux des menteurs ou des privilégiés auxquels les circonstances auront profité, et en tout état de cause, d'où je viens, voyez-vous, on ne se vante pas d'être privilégié. La guerre a commencé depuis trois ans, je n'y comprends pas grand-chose mais je sais qu'il s'agit d'une affaire sérieuse avec ces mille petites choses nouvelles autour de moi, les odeurs de faux café, le bruit de fond du poste TSF, des adultes qui se sont mis à chuchoter et à mentir (doigts de sorcier et visage froncé, je mime pour mon interlocutrice les visages comploteurs). Vous avez relancé votre petite machine! Vous pensez que ça va enfin valoir le coup? Que j'en ai fini avec les prolégomènes? Je comprends mais vous risquez d'être déçue car je ne sais plus raconter une histoire sans me perdre. Bien, je commence par cette histoire de juillet 42 car elle fera une bonne ouverture pour vous mais aussi parce que c'est l'une de celles que je connais le mieux. C'est sans arrêt, vous savez, que je travaille : le jour, la nuit, assis, couché ; le flux ne s'arrête pas.

Juillet 42, nous sommes quatre camarades et nous nous dirigeons vers l'impasse où nous allions fumer cet été-là – d'épaisses cigarettes, maladroitement roulées –, nous courons un peu, nous attrapons par le col – je vous comprends, moi aussi il y a longtemps j'ai entendu

des vieux raconter qu'ils avaient été enfants et je ne les ai pas crus.

Bien. Alors voyez-vous, le petit groupe ralentit, peut-être même forme-t-il un cercle tout en continuant de se déplacer doucement, certains allant à reculons, que les passants doivent éviter comme ils peuvent et en maugréant un peu ; les jambes échappées des culottes courtes, égratignées mais fort agiles, chaussées de godillots usés, donnent quelques coups de pied gentils qui touchent rarement au but. Lui est plus petit que ses camarades et lorsqu'ils marchent ensemble, vêtements et casquettes de travers à cause des chamailleries, il doit se hisser et inventer là une démarche sautillante dont il aura un mal fou à se défaire, en appui sur l'avant du pied, tendons et mollets raidis, le talon encore tendre opérant de petits mouvements de va-et-vient pour se maintenir en suspension, à quelque distance infime du sol ; ces enfants ne sont pas pressés du tout car voyez-vous ils sont seuls au monde, et l'après-midi quand ils vont fumer dans l'impasse, les copains du petit ne manquent jamais de lui réclamer une imitation, scandant son prénom, *Jean! Jean!* avant de se tordre de rire en tousant lorsqu'il s'est enfin lancé – professeur, commerçant du quartier, enfant mal-aimé ; ah ! on peut dire qu'il possède un sacré registre et qu'il ne cesse jamais de chercher à l'enrichir, mais la nuit figurez-vous qu'il n'est pas rare de le

voir rejeter sa couverture d'un geste décidé et bondir hors de son lit, pour rejoindre en sautillant celui de sa mère. Lui et son frère sont nés tous les deux en 29, mais à douze ans le plus jeune donne l'impression d'avoir plusieurs années de moins que son aîné ; lui seul continue de se perdre dans des livres pour enfants et de gagner le lit de la mère la nuit – il y va vite, d'un seul et vif élan, et quand parfois son pied heurte un meuble dans l'appartement étriqué, pas un son ne s'échappe de ses lèvres qu'il mord tandis qu'il se met à boitiller sans marquer la moindre pause, jusqu'à pouvoir enfin, encore haletant, se coucher auprès de sa mère dont il remarque, sans en éprouver la moindre contrariété, que la chemise de nuit a tendance à remonter le long de ses jambes pour s'entortiller autour de ses cuisses solides... oh ! sans la guerre nul doute, elle ne l'aurait plus laissé se coucher ainsi à côté d'elle dans son lit étroit mais là, voyez-vous, elle l'accueille, tend mollement un bras engourdi et lui adresse un sourire, *viens donc mon grand, viens donc* ; les cheveux de sa mère lui semblent étrangement longs et noirs la nuit.

Écoutez, je ne sais pas si j'ai vraiment envie de raconter ça maintenant ; j'étais si jeune... Vous en avez interrogé beaucoup d'autres ? Méfiez-vous, je sais que beaucoup racontent des sottises – et même Bouchard et Vallini, de bons amis mais méfiez-vous...